

Un cauchemar bien québécois *Hochelaga* de Michel Jetté

Jean-Philippe Gravel

Volume 18, Number 4, Summer 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33592ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gravel, J.-P. (2000). Review of [Un cauchemar bien québécois / *Hochelaga* de Michel Jetté]. *Ciné-Bulles*, 18(4), 4–6.

Un cauchemar bien québécois

PAR JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Hochelaga pourrait être l'histoire d'une initiation. Mais quand il se trouve que l'initiateur est le diable en personne — cet éternel tricheur — les promesses qu'il vous fait de siéger près de son trône cachent nécessairement quelque chose. On risque, bien avant d'en arriver là, d'être réduit en tas de cendres, et Marc (Dominic Darceuil), le personnage principal d'**Hochelaga**, est sans doute en voie d'apprendre — avec nous — que passer «du côté obscur de la Force», si ça peut rapporter gros, peut aussi coûter très cher. Aussi est-il sans doute logique que ce premier long métrage de fiction québécois à traiter des bandes de motards criminalisés s'articule comme l'exploration par un non-initié des coulisses de cet univers parallèle, terrible et fascinant, où les pièges ne se tendent pas toujours là où l'on s'y attendait.

Ce n'est pas parce qu'on est hors la loi qu'on se trouve à l'abri de certaines conventions. On se doute déjà que pour celui que le diable emboîte, il n'y a pas de *happy end* possible; on sait aussi — les journaux insistent — que la petite criminalité mène souvent à la grande. Les actualités qui recensent les attentats à la bombe et les règlements de compte qui se suivent inlassablement devraient déjà nous mettre au parfum du fait que tout cela finira mal. Mais l'actualité ne saurait visiter de l'intérieur un pareil sujet comme la fiction peut le faire. Et dans **Hochelaga**, la statistique nourrit la fiction, qui à son tour souhaite éclairer ce qui se cache derrière la statistique, avec, pour résultat, un ensemble qui passe de quelques lieux communs à une fascination véritable.

Pour commencer, le personnage de Marc correspond trait pour trait à un «type sociologique»: celui qui veut qu'en s'additionnant, les crises d'identité propres à la jeunesse, l'occupation d'un milieu pauvre (dans une famille monoparentale en plus, avec l'éternel père absent) forment des sujets «à risque». Le reste va de soi. En faisant un cambriolage, les deux copains inséparables de Marc, Nose (Jean-Nicolas Verreault) et Bof (Michel Charrette) jouent une fois de trop dans la cour des grands. À l'occasion d'un

cuisant avertissement administré par Massif (Ronald Houle), sergent d'armes des Dark Souls, l'endurance de Marc est remarquée: aussi un «prospect» des Dark Souls, «Finger» (David Boutin, méconnaissable et bien plus crédible ici qu'en Chevalier de Lorimier), viendra-t-il aussitôt lui offrir un «job» de chauffeur occasionnel. Travail honnête, peut-être, mais lorsqu'on a un doigt dans l'engrenage, c'est bientôt le bras qui y passe... Et la «pression du groupe» faisant son effet, Marc accepte de joindre les Dark Souls en espérant gagner suffisamment pour se sortir — et sortir sa mère — de la dèche, encore ignorant de la nature faustienne de son pacte.

Les épisodes subséquents suivent la courbe annoncée d'une criminalisation-éclair et d'une découverte des lois qui régissent son nouveau milieu. Du vol de motocyclettes à l'installation d'une bombe, Marc s'enfonce dans la spirale du crime, au grand désarroi de sa mère éplorée et pour l'admiration de Nose, qui veut à tout prix faire partie du clan sans avoir l'intelligence ou l'adresse nécessaires. Cette constellation de personnages secondaires qui donnent les couleurs du récit dès leurs premières apparitions — car on sait assez vite qui survivra et qui y laissera sa peau — n'est certes pas l'aspect le plus fort de ce film où tout sent la chronique d'une mort annoncée. Mais il s'agit sans doute du prix à payer lorsqu'on cherche à faire un mythe d'une histoire pareille: ici, les personnages ne «changent» pas, ce sont des archétypes qui vont tout simplement au bout de leur destin, lequel consiste généralement à être «brûlés» par leurs défauts constitutifs. Nose, trop impulsif, commet une imbécillité fatale; Marc, à force de ne pas voir clairement ce qui se joue contre lui, perd pied; seul reste «Bof», qui reconnaît assez sa peur pour abandonner la criminalité avant d'être dévoré par elle. Ces choses-là, s'il est attentif, le spectateur les anticipe dès la première demi-heure du film.

Reste qu'en dépit de cette prévisibilité — signe, peut-être, d'un film qui approche le premier un sujet à la fois délicat et sensationnel — **Hochelaga** sait entretenir jusqu'au bout, à bon

Petit lexique des motards

Couleurs: Écusson avec l'emblème, le nom du club et son lieu de résidence que les motards portent sur leur veste lors d'événements spéciaux.

Crest: Emblème de la bande

Full patch: Membre d'un club dûment accepté et initié...

Prospect: Membre à devenir (étape décisive entre striker et full patch)

Striker: Premier «grade»

Sergent d'armes: Gradé, à l'intérieur d'un groupe de motards, qui est en charge de la discipline et des opérations guerrières.

(du site Internet d'**Hochelaga**: <http://www.hochelaga.net>)

escent, la fascination du spectateur. Et cela, il le fait en dévoilant l'ampleur des manœuvres et des moyens des Dark Souls; la barbarie, aussi, de leurs rituels... Et en révélant aussi, parmi ses membres, des gueules pas possibles — dont celle de «Frais-Chié» (interprété par Patrick Peuvion), ce conteur pervers et ancien guerrier d'Algérie qui évoque avec délices l'époque bénie où les nouveaux arrivants se faisaient «initier» en subissant la fellation d'un veau... Évocation d'autant plus inquiétante qu'elle laisse le spectateur présager que la même chose pourrait arriver à Marc.

Au fil d'un scénario cru et coup-de-poing, et malgré le caractère tout tracé du parcours de Marc, le spectateur est donc tenu dans une expectative de chaque instant, sentant que le pire pourrait toujours arriver. Reconnaissons à Michel Jetté de savoir évoquer les charmes mortels que représente, pour son jeune (anti-)héros, le fait de participer aux manœuvres d'une famille d'adoption qui se réclame, du moins en apparence, d'un certain code moral, et d'une loyauté qui s'entretient à coup d'endettements matériels. Si Marc obtient sa «Harley», il reste qu'il en doit le montant à Massif; si Nose commet une bétise fatidique, c'est à Marc qu'il appartient de réparer les dégâts. Logique grossière, peut-être, mais qui doit faire en sorte que ces types intransigeants qui n'oublient jamais une dette prennent finalement la place du père que Marc semble ne pas avoir eu.

Ceci dit, il y a toujours anguille sous roche. Après tout, l'attentat à la bombe que doit commettre Marc avec Finger se dirige contre un membre de son propre clan, et les alliances (ou les inimitiés) entre les groupes demeurent floues. Au code d'honneur guerrier que Marc pensait adopter en joignant les Dark Souls se substitue une habile barbarie qui relève plutôt, pour reprendre un terme de Finger, de la «politique»: jeux de coulisses et fratricides inclus.

Les Américains, depuis longtemps, ont leurs sagas mafieuses: mises côte à côte, de **Public Enemy** à **Goodfellas** en passant par **Reservoir Dogs**, l'éventail des approches a la complexité d'un arbre généalogique couvrant plusieurs générations. **Hochelaga**, première incursion du genre en ce qui concerne notre cinéma, comporte à la fois les défauts, le courage et les ambitions d'un petit «film-phare» qui en dit fort long sur les limites contraintes de notre imaginaire et l'élargissement des mondes où il vient à s'appliquer, c'est-à-dire se trahir. Comme bien



Une tête à faire peur: Frais-Chié (Patrick Peuvion)

des films criminels en effet, la métaphore dominante d'**Hochelaga** est celle, fataliste, de la descente, ou plus précisément de la «régression». La manière d'aborder le versant criminel du rêve américain — celui de l'argent vite fait, vite gagné, à la barbe du système mais au sein d'un clan qui comporte ses propres lois —, comporte deux facettes. La première, capitaliste et hédoniste, s'apparente aux **Goodfellas** de Scorsese: aucune culpabilité ne tiraille son héros, jusqu'à ce que la machine s'emballe et le force, avec des regrets bien appuyés, à rentrer dans le rang. L'autre versant, se trouverait plutôt du côté du traitement «tragédique» qu'en offre Coppola avec ses **Parrain**: s'imposant d'abord par nécessité, le crime organisé forme un univers clos dont la croissance fermée incite bientôt au fratricide. Mais, loin de la révérence coppolienne qui faisait des Corleone les héros d'un opéra tragique, Michel Jetté y ajoute une autre «couche» mythologique, celui de l'abâtardisation des traditions guerrières autochtones, avec leurs rites initiatiques et leurs serments de loyauté et de protection.

Cette piste de lecture nous est offerte par la récurrence de deux images-clefs: d'abord, la séquence d'un documentaire traitant des rites guerriers qu'intercepte Marc à la télévision, puis l'imagerie du célèbre tableau de Goya, «Saturne dévorant ses enfants», que reproduit Bof de mémoire sur un mur de l'appartement de Nose, et qui constituera une image mentale récurrente dans l'esprit de Marc. Or ce n'est sans doute pas pour rien que cette «reconstitution filmique» du tableau semble confondre la figure de Saturne avec celle d'une sorte de sorcier indigène anthropophage. Alors que, comme l'indique Michel Jetté dans l'entrevue qui suit cette critique, l'un des fils directeurs du film se veut cette méprise qui porte à «confondre le guerrier avec l'assassin», le parcours de Marc dans **Hochelaga** descend vers une logique de plus en plus primitive, régressant, de l'esprit tribal avec son code d'honneur strict —

Hochelaga

Super 16 mm / coul. /
129 min / 2000 / fict. /
Québec

Réal.: Michel Jetté
Scén.: Michel Jetté
Image: Larry Lynn
Mont.: Louise Sabourin,
Michel Jetté
Mus.: Gilles Grégoire
Son.: Bobby O'Malley,
Louis Collin, Denis Saindon
Prod.: Louise Sabourin
& Michel Jetté
pour Baliverna Films
Dist.: Cinéma Libre
Int.: Dominic Darceuil,
David Boutin, Ronald
Houle, Jean-Nicolas
Verreault, Michel Charrette

le discours des Dark Souls, fait d'assermentations et de rites initiatiques — jusqu'au degré le plus reculé d'une barbarie pulsionnelle primitive d'avant les rites, d'avant les guerriers et la loi — soit l'«anthropophagie» métaphorique qu'exercent les Dark Souls en usant de leurs recrues comme des pions poussés à commettre des actes de plus en plus suicidaires.

Mais en fait, dans la morale de Michel Jetté, cette «régression»-là n'est que l'ultime degré d'un processus déjà enclenché, notamment, par la toxicomanie, elle-même symptomatique d'une certaine misère sociale. La scène du trip d'acide avec Nose et Bof est, à ce propos, exemplaire: après avoir fait leur dernier coup ensemble — le cambriolage-catastrophe d'un dépanneur — Nose, Bof et Marc se réfugient dans l'appartement de ce dernier pour «gober des buvards» et se saouler. Bientôt, chacun, de

qu'on ne peut que mettre en question pour la conscience «trop» morale qu'elle révèle, au sens où, une fois comprise, c'est toute la suite du film qui peut être devinée.

Qu'en est-il, alors, de la posture du spectateur? On se rassure en constatant qu'elle demeure plus complexe qu'elle n'y paraît. D'une part, certes, le spectateur sait sans doute beaucoup trop à l'avance quel sera le destin de chacun des personnages, lequel se trouve inscrit dans leur attitude et leur physionomie. Ceci dit, le dévoilement du «comment» ils y arriveront forme néanmoins un puzzle dont Jetté sait habilement faire l'économie, du moins en ce qui concerne l'échiquier stratégique des manœuvres des Dark Souls. Marc, jugé, «prédestiné» à sa mort, commet des actes dont on ne réalise la portée que beaucoup plus tard. Sa trajectoire, formée de cibles qui ne sont pas toujours celles qu'il croyait, et qui semblent compromettre son groupe entier, fait en sorte qu'à l'intérieur même du système sont commis des agissements contradictoires. Et ce puzzle-là réussit fort bien à nous tenir en haleine jusqu'à la fin, lorsque la dernière pièce, enfin, sera posée, la toile d'araignée enfin complétée. Si bien que le spectateur, à la fois, se doute de quelque chose que les personnages ne connaissent pas (leur destin), tout en ignorant les détails, assez précis, de la machination qui les y mènera...

Puis, il y a également tout le côté viscéral de la chose. Car Jetté sait filmer une poursuite, créer des situations haletantes, et capter l'angoisse de celui qui s'apprête à voir mourir sous ses yeux sa première victime. Par sa symbolique «primitive» et son sujet même, **Hochelaga** ne doit-il pas, en premier lieu, aller droit aux tripes? Reconnaissons tout de suite que sur ce point-là aussi, la méthode est efficace.

Plus complexe qu'il n'en a l'air, donc, **Hochelaga** constitue un objet qui parvient à surmonter ses défauts (sa prévisibilité relative, son abord à la fois craintif et sensationnaliste du sujet) pour conserver sa nature haletante, tandis que son discours et sa symbolique demeurent assez représentatifs de l'«inconscient» du cinéma québécois. Mais si ces faiblesses révèlent que Michel Jetté a parfois du mal à se défaire des clichés judéo-chrétiens qui travaillent notre imaginaire, ses forces sont celles d'un artisan qui sait maîtriser — en dépit de quelques irrégularités dans le rythme — une narration somme toute diablement efficace. Il nous en faut. ■



«Je t'aime, je te mange...», Nose (Jean-Nicolas Verreault) et sa copine dans une scène «outrée» d'*Hochelaga*

son côté, «prend son trou et son trip»: en résulte un maelström d'images où Bof termine sa reproduction de *Saturne dévorant ses enfants*, Nose fait l'amour à sa petite amie, tandis que Marc «badine» avec Coco (Claudia Hurlbut), une fille qui participe aux manœuvres des Dark Souls. Dans cette séquence aux accents psychédéliques, le jeu semble délibérément outré: Bof termine son dessin en sanglotant, Nose, les yeux exorbités, «baise» son amie en ouvrant grand la gueule comme pour la dévorer, tandis que Marc est confronté à sa première «hallucination saturnienne». C'est-à-dire que, même avant d'entrer officiellement dans les grandes ligue, l'environnement de Marc, nimbé de Death Metal et de drogues de toutes sortes, plonge déjà dans le primitivisme... Ce que démontre Michel Jetté avec un attirail d'images délibérément grotesques,